Leçon

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 30 juin 1934

Une leçon précieuse et captivante — où se mêlent gravité et légèreté, conseil et raillerie, pudeur et esprit — utile, en tout cas : bien des gens en profiteront, bien plus que vous ou moi ne pourrions le croire. Il fallait donner cette leçon à ceux qui l'ont reçue, maintenant que des cœurs se sont corrompus, que des âmes se sont aigries, que les choses se sont brouillées pour certains, au point que l'intérêt immédiat l'a emporté chez eux sur les principes et les convictions.

Les gens peuvent bien être convaincus de la vérité et y croire — mais le besoin les en détourne, et l'intérêt les en détache ; aussi les événements leur rendent-ils service lorsqu'ils leur rappellent, de temps à autre, ce qu'ils avaient oublié, et les avertissent, de temps en temps, de ce dont ils s'étaient désintéressés, leur enseignant que le mensonge peut bien durer, mais que sa durée, son enracinement dans le sol, n'en fait pas une vérité, et ne permet pas aux gens d'en tirer le moindre bien ni le moindre profit.

Oui, ce fut une leçon éloquente, précieuse et captivante, celle qui fut donnée avant-hier, et il fallait bien la donner, car une partie des Égyptiens avait besoin de l'entendre — et ils l'ont entendue, et leur cœur s'en est trouvé oppressé, leur âme troublée, et des larmes, dit-on, ont coulé chez certains d'entre eux. Nous ne savons pas exactement qui a donné cette leçon, mais nous savons qu'elle fut donnée au Sénat, et les étudiants en droit en furent peut-être les tout premiers bénéficiaires, retenant les enseignements et les avertissements qu'elle renfermait.

Il leur pesa, l'échec qui les frappa à leurs examens — et il est juste de dire que cet échec est douloureux, et que le régime des examens dans nos universités est plus rigoureux qu'il ne le faudrait. Il leur pesa ensuite qu'on ne leur donnât point l'occasion de repasser l'examen dès le début de l'année universitaire suivante — et il est juste de dire que les priver de cette occasion est chose douloureuse, contraire aux usages universitaires. Ils se plaignirent de cette dureté, s'indignèrent de cette sévérité, en appelèrent au ministre, et le ministre n'eut pour eux nulle pitié ; ils en appelèrent à la presse, qui les aida autant qu'elle le put ; ils en appelèrent aux députés, qui leur témoignèrent sympathie, compassion et soutien, s'enflammant véritablement pour leur cause, s'y dépensant sans compter, et préparant un projet de loi que le ministère combattit

avec violence, longuement, par toutes sortes de détours — mais une majorité de députés parvint à tenir bon, et à faire adopter ce projet, le ministère n'en ayant pas fait une question de confiance.

Lorsque la loi fut votée à la Chambre des députés, les étudiants se réjouirent et exultèrent, croyant avoir obtenu ce qu'ils voulaient, et gagné ce qu'ils espéraient. Et pourquoi pas ? Une loi votée par la Chambre des députés, votée malgré la résistance du ministère, quelle qu'ait pu être son hostilité. N'était-il pas raisonnable d'attendre que cette loi passât au Sénat comme elle était passée à la Chambre des députés, que les étudiants remportassent la victoire sur toute la ligne, comme disent les correspondants de guerre, et qu'ils pussent ensuite se consacrer, tout l'été, à l'étude et à la révision, pour repasser l'examen au début de l'automne ? Mais les étudiants avaient oublié que la politique a ses propres arts, des arts dont la compréhension les dépasse, dont les secrets leur demeurent cachés, et que le ministre des Traditions est bien trop fort pour être vaincu devant les étudiants, ni devant les députés non plus.

Et ces arts leur révélèrent leurs secrets avant-hier, leur dévoilant tout ce qu'ils recelaient. Le projet de loi fut soumis à la commission de l'Instruction publique du Sénat — mais la commission ne l'examina point, car elle ne se réunit pas, ou parce qu'on la détourna de se réunir. Un groupe de sénateurs résolut de hâter l'examen de la loi lors de la dernière séance de leur chambre, avant-hier, mais une objection de procédure fut soulevée, et la loi en fut plongée dans un sommeil profond ; et le Parlement acheva sa session et se sépara, la loi restant en suspens, la vie n'y ayant pénétré qu'à moitié, et s'arrêtant là — de sorte que cette loi ne put ni s'animer, ni bouger, ni rendre le moindre service à ceux qui l'avaient réclamée et qui y avaient placé leurs espoirs.

Et les étudiants se dispersèrent hier, désespérés, après que l'espoir eut rempli leur cœur de contentement, et que l'attente eut comblé leur âme de joie et d'allégresse. Et le ministre des Traditions rentra chez lui, calme et serein, songeant à peine aux étudiants, ni aux députés, ni à la loi. Le rideau tomba, et tout se tut — sauf ces cris que le désespoir arrache de la bouche des étudiants, qui pleurent, qui se plaignent, qui appellent au secours sans jamais être secourus.

Tout cela est arrivé, et tout cela est vraiment douloureux — et pourtant tout cela est vraiment utile aussi. Car si la cause des étudiants importait aux membres du Parlement autant que leur importent certaines autres affaires, pour lesquelles le ministère se dépense sans compter afin

d'assurer sa propre position, le Sénat ne se serait pas séparé avant d'avoir tranché rapidement la question, comme il trancha rapidement l'affaire des barrages, ces ouvrages que l'on ne veut pourtant ni pour demain ni pour après-demain, mais seulement dans un an ou deux. Et si la cause des étudiants importait aux membres du Parlement autant que leur importent ces questions auxquelles les ministres tiennent avec tant de soin, les sénateurs ne se seraient pas séparés avant d'avoir garanti aux étudiants ce qu'ils voulaient. Mais la cause des étudiants est une affaire légère, après tout : ils sont en colère aujourd'hui, mais ils seront satisfaits demain ; ils sont affligés aujourd'hui, mais ils se réjouiront demain ; ils désespèrent aujourd'hui, mais ils oublieront leur désespoir et leur détresse d'ici quelques jours. La cause des étudiants est, en tout cas, plus légère que celle des ministres, ou que celle du doyen — et les ministres ne veulent pas que la loi passe, et le doyen ne veut pas que la loi passe, et l'on dit que le conseil de l'Université a rejeté cette loi à l'unanimité. Et il y a, au Sénat, de la gravité et de la dignité, un sain jugement des affaires, et un sain jugement, aussi, du rang des personnes — de sorte qu'il n'y a nul mal à négliger la cause de la jeunesse, pour satisfaire les anciens parmi les ministres et les universitaires.

Rien de tout cela n'est étrange. Ce qui est vraiment étrange, c'est que de faux espoirs puissent ainsi s'emparer du cœur des étudiants, au point qu'ils en viennent à attendre, à espérer le bonheur, en une époque où le bonheur ne saurait être attendu, ni même espéré à bon droit. Et c'est ici qu'apparaît la véritable valeur de cette éloquente leçon : car le Sénat a dit aux étudiants, avant-hier : l'opposition ne vous a jamais menti, lorsqu'elle vous disait, à tout moment et à chaque occasion, que vous vivez en une époque où vous ne devez attendre ni sollicitude, ni qu'on vous écoute, ni le moindre souci de vous satisfaire — une époque où vous ne devez attendre que dureté, sévérité, violence et lourde peine. L'opposition ne vous a jamais menti, lorsqu'elle vous disait, à chaque instant, que ceux qui vous appâtent d'espoirs, qui vous séduisent de vœux pieux, qui vous font croire qu'ils ont pitié de vous, qu'ils vous aiment, qu'ils vous chérissent, ne veulent en réalité que vous adresser des paroles qui peuvent bien sonner agréablement à l'oreille, mais qui, à l'examen et à l'épreuve des faits, ne réalisent rien, et ne prouvent rien.

L'opposition ne vous a jamais menti, lorsqu'elle vous disait, à tout moment, que votre sort, en cette époque, doit être, comme celui du peuple tout entier, une épreuve continuelle et une adversité constante, et que votre devoir, en cette époque, doit être, comme le devoir du peuple

tout entier, une patience qui ignore l'impatience, une endurance qui ignore la faiblesse, un dévouement à la patrie et une fermeté devant l'adversité qui l'emportent sur l'intérêt immédiat, quel qu'il soit.

Le Sénat a dit aux étudiants, avant-hier : vous voilà, ayant placé vos espoirs dans les députés — désespérez à présent des sénateurs aussi. Vous voilà, ayant vu s'ouvrir devant vous les portes de l'espoir — n'y entrez pas ; regardez-les plutôt se refermer sur vous.

Revenez à la patience, à la fermeté, au renoncement au bonheur, où vous viviez auparavant — jusqu'à ce que Dieu fasse succéder une époque à une autre, qu'un peuple vienne prendre la place d'un autre, que le pouvoir passe de mains en mains, et que les portes de l'espoir s'ouvrent pour l'Égypte tout entière, non pour une seule fraction de ses fils au détriment d'une autre. Il nous coûte profondément que les étudiants soient attristés, que leurs espoirs s'en aillent au vent, qu'un lourd fardeau de labeur leur soit imposé pour une année encore — mais tel chagrin porte en son sein la consolation, et tel sombre désespoir porte, en ses replis mêmes, la lumière et l'espérance. Que les étudiants prennent donc patience, qu'ils tirent de cette leçon un enseignement, et qu'ils en profitent, utile comme elle l'est.

Taha Hussein